

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 38, Number 4, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103707ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103707ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1971). Pages de journal. *Assurances*, 38(4), 340–351.
<https://doi.org/10.7202/1103707ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

VI

1^{er} février 1970

340

Lu dans *Canadian Magazine*, annexé à *The Montreal Gazette* du 31 janvier un article sur la rapide désaffection du Canada envers l'Empire. Récemment, en passant dans notre pays, en direction de Washington, le premier ministre de Grande-Bretagne, M. Wilson, aurait dit : « L'Empire n'existe plus ». C'est vrai. Il y a longtemps qu'il a été remplacé par le *Commonwealth*, ce bien curieux conglomerat de royaumes, ayant un monarque commun, et de républiques, qui tient ensemble par miracle ou simplement parce que rien n'a encore justifié la scission. Entre certains des pays englobés et la Grande Bretagne, il y a encore des liens assez forts, tels la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud et l'Australie. Entre le Canada et la Grande-Bretagne, il n'y a plus guère que des liens matériels assez forts et des attaches sentimentales de plus en plus faibles. L'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun va encore les relâcher, je crois.

Ainsi, dans un grand journal financier on écrivait à peu près ceci récemment : « Il n'y a pas à se le cacher : rien n'empêchera la Grande-Bretagne d'entrer dans le Marché Commun, même si elle doit aussi briser les liens économiques avec les pays du Commonwealth ». L'article de *Canadian Magazine* s'intitule *The Decline of the British Empire in Canada*. C'est le déclin du sentiment britannique qu'on a voulu noter sans doute. À titre d'exemple, l'auteur mentionne l'adhésion à certaines grandes sociétés ou amicales canadiennes qui, aux moments graves, agitaient l'*Union Jack*. Les *Sons of England* ont eu 30 000 adhérents. Ils n'en ont plus que 2 000. Les *Daughters of England* aussi ont des ennuis de recrutement. La présidente d'I.O.D.E. avoue, de son côté, qu'on a dû mettre au rancart le vieux cri de ralliement « *One Flag, one Empire, one Throne* » depuis dix ans. Pourquoi ? Sans doute parce que, de plus en plus, les gens comprennent que le Canada est leur pays et non *The Old England*. Il est normal qu'ils y restent attachés, mais sans en faire le centre de toutes les préoccupations de la Nation. Pour mieux saisir, il faut, je crois, songer à l'attitude du Canada français envers la France. Entre les deux, il y a des liens

culturels et sentimentaux très forts, mais c'est tout. Il n'y a pas un Canadien français qui soit prêt à considérer la France comme son pays, à qui vont toutes ses complaisances à l'exclusion des intérêts immédiats ou lointains du Canada.

C'est cela que les Européens doivent comprendre s'ils veulent savoir ce qui se passe dans notre pays.



Il faut rappeler, à ce propos, la situation particulière du Canada jusque vers 1922. Auparavant, le pays n'avait presque aucun droit dans les milieux internationaux. Après la guerre, il fut convoqué aux grandes conférences internationales, mais il y jouait un rôle limité puisque son influence se faisait sentir uniquement au sein de la délégation britannique. C'est cette dernière qui, officiellement, exprimait le point de vue de l'Empire. Mes souvenirs sont très précis à ce sujet. En effet, j'étais, en 1922, le secrétaire de l'un des délégués canadiens à la conférence de Gênes, M. Édouard Montpetit. Nous étions logés dans le même hôtel que la délégation britannique. Nous étions tenus au courant de toutes les discussions par les documents que l'on faisait circuler parmi les diverses délégations. Nous pouvions exprimer une opinion aux réunions de la délégation britannique, mais sans plus. C'est un de ses représentants qui exposait officiellement l'attitude des pays de l'Empire. A ce moment-là, la délégation britannique comprenait Lloyd George, avec lequel les Français étaient plus ou moins en froid.

341



Je suis entré chez x x x l'autre jour. Il est méconnaissable, depuis qu'il a déménagé. L'endroit est beaucoup plus agréable. Il l'a aménagé à son goût. La clientèle afflue. Ce n'est plus le même homme. Souriant, affable, il voit la vie tout autrement. Et surtout, il ne raisonne plus du tout avec un peu de hargne, comme il le faisait auparavant.

Comme tous les pères de famille à la campagne, il a eu un problème avec ses enfants. Il a dû les faire instruire un peu partout dans les alentours, quand ils sont devenus en âge d'aller au collège ou au couvent. Une fois sortis, ils n'ont plus voulu revenir. Il faut dire qu'en dehors du tourisme, les postes d'avenir sont peu nombreux dans la région. Comme dans les petites villes, seuls y réussissent ceux qui ont de l'imagination et de l'initiative. Ainsi, Y a ouvert une pharmacie dans l'endroit. Quand elle a eu réussi, il l'a vendue. Il a ouvert un bureau

de tabac qu'il a aussi vendu une fois la clientèle venue. Il s'est lancé dans la reconstitution d'un village d'autrefois. Cela également lui rapporte gros, mais tout cela exige du dynamisme. Or, bien des jeunes gens ne semblent pas faits pour autre chose que pour être dirigés. Un des fils de mon ami est avocat. Il ne semble pas vouloir exercer. Il ne veut pas exploiter la veuve et l'orphelin, dit-il. Est-ce paresse ou trop grande générosité ? Est-ce un peu de cet esprit *hippie*, qui pousse certains jeunes gens à ne vouloir rien faire que pratiquer l'amour du prochain. En soi, il y a là un sentiment généreux, mais qui ne mène à rien si l'on se contente de se réunir avec d'autres, de parler, de s'asseoir sur la place publique, d'assister à la marche du temps en grattant une guitare et en fuyant l'eau comme la peste.

Beaucoup de H.E.C. sont revenus de l'École dans leur petite ville. Comme experts-comptables, ils ont rapidement groupé autour d'eux les éléments les plus actifs. Ils sont devenus le noyau d'initiatives fécondes et nombreuses. Je crois que c'est ainsi que les jeunes gens peuvent procéder pour jouer un rôle dans leur région. Ils demandent ailleurs ce que le milieu ne peut pas leur donner; ils se forment à l'extérieur, puis reviennent et remplissent une fonction de levain parmi les leurs. Toute région peut se développer pourvu que les plus dynamiques consentent à réfléchir, à travailler, à produire là où il est facile de ne rien faire que se laisser vivre.



6 février 1970

Dans Westminster Abbey, un monument rappelle le souvenir de Pascal Paoli, qui a dirigé la lutte contre la Sérénissime République de Gênes en Corse, à la fin du XVIII^e siècle. Quand Louis XV se fût porté acquéreur de l'Île, il mena la bataille contre la France, appuyé par l'Angleterre qui avait désiré s'en emparer. Charles Bonaparte seconda Paoli jusqu'au moment où il décida de se ranger du côté des Français. Cela lui permit d'obtenir que deux de ses fils fussent accueillis à l'École militaire de Brienne où ils firent leurs études aux frais du Roi. Pour cela, Charles Bonaparte fit valoir ses sentiments royalistes et son état d'aristocrate impécunieux. Dans son livre sur Napoléon ¹, Guillemin reproche à Napoléon d'avoir nié ses origines, par la suite, après avoir tiré le maximum du Souverain. L'historien est très dur pour Bonaparte. Il le présente comme un opportuniste, prêt à tout pour hâter son avancement,

¹ *Napoléon Tel quel*, du professeur Guillemin, paru aux Editions de Trévise, à Paris.

à une époque où l'on pouvait être général à 26 ans et généralissime avant 30 ans pourvu qu'on eût quelque mérite et le sens de l'intrigue.

Paoli s'étant battu pour elle, l'Angleterre ne l'a pas oublié. Et c'est pourquoi on trouve son souvenir parmi les grands ancêtres de la Nation britannique. Il est dans la nef de Westminster Abbey, parmi ceux à qui va l'hommage du pays reconnaissant.



Les articles consacrés à Napoléon continuent de paraître ici et là. Ils viennent de tous les milieux. Ainsi, dans la *Revue de Paris* de janvier, la Princesse Bibesco rappelle le souvenir qu'on a gardé de l'Empereur à l'étranger. Avec la verve d'une époque révolue, elle rappelle que Churchill avait un buste de Napoléon sur son bureau, qu'à Londres au musée Wellington, on a réuni partout sur les murs des souvenirs de Napoléon et de sa famille : de ce nu que Canova a sculpté dans le marbre jusqu'aux gens de l'entourage de l'Empereur. La Princesse Bibesco raconte également que, revenue à Paris en 1946, elle causait dans sa chambre du Ritz avec une lingère qu'elle avait connue avant la guerre. Celle-ci lui disait que sa chambre était occupée auparavant par un colonel allemand qui marchait autour de la place Vendôme, chaque soir. Ne se croyant pas surveillé, en passant devant la colonne, à un moment donné, il se mettait au garde-à-vous les soirs sans lune.

343

Dans le numéro de décembre de la *Revue de Paris*, René Huyghe rappelle l'extrême énergie de l'Empereur.

Peu d'hommes ont soulevé autant d'intérêt à l'occasion d'un anniversaire. Mais c'est que partout, on trouve la trace de son génie, même si son règne a entraîné des hécatombes effroyables, des ruines sans nombre et s'il a laissé derrière lui une traînée de sang.¹

7 février

J'ai de la difficulté à me remettre. On a parlé de la grippe asiatique. Tous n'en sont pas frappés, mais ceux qui l'ont eue en ont été ébranlés. Je suis passé le premier. En me voyant bien abattu, Germaine m'a dit : « Comme toujours, vous autres hommes, dès que

¹ Récemment, Edgar Andrew Collard, dans sa chronique de la *Gazette* rappelait le souvenir de Sir George Simpson qui, de Lachine, menait l'empire des Gentlemen Adventurers of Hudson's Bay, après la fusion avec la Compagnie du Nord-Ouest. « He had a Napoleonic complex, écrit-il. He collected pictures of Napoleon and read everything about him he could find ». Cf. *The Gazette*, 21-2-70. C'est un autre témoignage assez inattendu.

vous êtes malades, vous donnez l'impression d'être à l'article de la mort ». C'est vrai que nous résistons bien mal à la maladie.

344

Nos amis, les D., ont également été grippés. Nous devions aller visiter leur appartement, après être allés déjeuner avec eux, samedi dernier, au Cercle Universitaire dont lui est président. L'endroit est charmant, l'été en particulier. Le Cercle est sur la presqu'île créée de toute pièce pour l'Expo, face au port d'un côté et au fleuve de l'autre. Les D. ont déménagé dans *Habitat*, ce curieux immeuble construit à l'occasion de l'Expo. Quand on le regarde de l'extérieur, on a l'impression d'un jeu de blocs pour enfants. L'endroit doit être fort agréable cependant, si l'on en juge par l'appartement qu'occupent nos amis. Je l'ai vu et j'en ai été ravi, tant la vue du port et du fleuve est belle. J'y amènerai Germaine pour qu'elle puisse juger. Nous songeons nous-mêmes à déménager, car nous voudrions éviter les petits problèmes ordinaires du propriétaire, à un âge où tout effort domestique est sinon difficile, du moins ennuyeux. Il y a le jardinier qui vient quand il lui plaît, qui fait ce qu'il veut et quand il le veut, la plomberie qui coule ou ne coule pas, la prise de courant qui ne fonctionne pas, la peinture qui craquelle, l'hiver, le pelleteur qui attend la fin de la tempête pour venir, sans souci que nous marchions dans la neige jusqu'aux genoux. Toutes choses qui paraissent irritantes à des gens qui n'ont plus la patience ou la résignation de leurs jeunes années. Petit à petit, tout ce qui était plaisant dans notre isolement, nous paraît lourd à supporter. C'est d'ailleurs la tendance générale après un certain âge. Si mon père a voulu mourir dans sa maison, on ne raisonne plus tout à fait de la même manière. On est moins attaché au cadre familial, à ses meubles, à ses choses. Le nouveau a plus d'attrait surtout quand il correspond à une formule mieux adaptée. Il y a mes livres que je ne pourrai pas tous transporter avec nous. Je laisserai le plus grand nombre à mes enfants. Je ne voudrais pas les vendre tant je me suis attaché à cette bibliothèque où il y a de tout : du manuel du parfait brideur aux conseils au constipé, de l'histoire aux Beaux-Arts et de la littérature étrangère aux *Canadiana* accumulés à travers les ans, sans autre souci que ma fantaisie, mais qui forment un tout assez précieux, je crois. En entrant dans son appartement, mon ami M. a vendu une bonne partie de ses livres, je les donnerais plutôt si les enfants n'en voulaient pas. Je sais qu'il les accepteront avec joie comme une chose accumulée au gré des années et de mes goûts du moment. Peut-être est-ce dans ce domaine que la fantaisie s'est réfugiée chez moi, empêchée de l'être dans mon métier. Celui-ci exige forcément

une méthode de travail rigide, imposée par les affaires. Or, je n'ai instinctivement aucun sens de l'ordre. Dans ma chambre, je vis au milieu de livres, de papiers; ce qui désole G.B.P. et la femme de ménage, éprises toutes deux d'ordre ménager (l'une par goût et l'autre par besoin professionnel). Pour elles, une chose faite mérite d'être bien faite. À vrai dire, je ne cherche pas le désordre, mais je le créerais autour de moi ou je le laisserais facilement se créer, si on n'y veillait.

Mais quand les piles se déplacent, quand les papiers sont bien rangés, quelle désolation pour moi qui ne retrouve rien !



345

Mozart raconté aux enfants. C'est un album du « Petit ménestrel » avec un texte de Georges Duhamel et de son fils Antoine, dit par Gérard Philippe, cet extraordinaire comédien mort prématurément. Je me rappelle l'avoir entendu à Paris dans *Le Cid*, que l'on donnait à l'Hôtel de Rohan il y a quelques années, dans le cadre du Festival du Marais. Quel extraordinaire artiste qui jouait sans décors, avec la seule force de son talent ! Jeanne Moreau en rappelait récemment le souvenir au *Sel de la Semaine*. Elle disait quelle influence il a exercée sur elle, les services qu'il lui a rendus en toute simplicité.

Le disque est charmant. Je l'ai donné un jour à un vieux monsieur qui ne l'a pas aimé. Voyant cela, je l'ai repris et je lui ai donné autre chose. A-t-il mal réagi parce que le texte est destiné aux enfants, à qui les Duhamel et Gérard Philippe veulent faire partager leur plaisir ? Peut-être, à un certain âge a-t-on peur d'un retour à l'enfance ?

Quelle différence entre ce disque excellent et cet autre consacré à Beethoven par Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud. Elle est une grande artiste, mais dans ce disque elle a la voix un peu pointue, agaçante, perçante. Barrault, par contre, a cette sérénité qu'il a gardée malgré son aventure de mai 1968, qui lui a valu d'être renvoyé du Théâtre de France par de Gaulle, l'Intransigeant. Il doit venir bientôt à Montréal pour donner son spectacle consacré à Rabelais. J'aurais voulu le voir à Londres en septembre dernier. Malheureusement, tous les billets étaient vendus. Même chose pour Madeleine Renaud qui jouait, je crois, dans une pièce de Marguerite Duras. Le spectacle de Barrault a été créé au Cirque à Paris, l'hiver dernier. Privé de sa salle, Barrault a fait un de ces rétablisements auquel il nous avait habitués dans le passé, au moment où il allait de salle en salle, renflouant sa troupe avec un spectacle qui remplissait les coffres et permettait d'en jouer deux ou trois autres qui les

vidaient. C'est ce qu'il nous a dit, il y a quelques années, à la Chambre de Commerce où il était venu au cours d'un voyage à Montréal, invité par le comité des conférences.



346

La Chambre de Commerce de Montréal a toujours été un excellent corps intermédiaire. Je crois que c'est ainsi qu'on la nomme maintenant. Sous l'influence de Gilbert Latour, en particulier, elle s'est organisée et a rendu les plus grands services à toute une génération - la sienne. Tel marchand intelligent est devenu ministre des finances, grâce à lui indirectement. Tel imprimeur lui doit, un peu, d'avoir été un jour président du comité exécutif de la ville de Montréal. Un autre lui doit en partie son succès. Comment ? Mais parce qu'il leur a fourni l'occasion de se préoccuper de la chose publique. Comme en tout, on trouve aux débuts d'une pareille influence un homme qui réunit un groupe autour de lui. Il le pousse dans le dos et l'accompagne dans sa marche en avant. La Chambre aurait pu être rien du tout. Elle joua un rôle important parce que Latour obtint des dévouements comme ceux de F.-A.A. et de quelques autres dont il usait et abusait, parfois, pour le plus grand bien de la Chambre. Parfois, il nous exaspérait — car j'en étais — mais nous marchions tous, comme si nous étions poussés par une force à laquelle on ne résiste pas.

9 février 1970

Je viens de recevoir le numéro 3-70 de l'*Actualité Économique*. 1970 est la quarante-cinquième année de la Revue. Sa fondation me ramène bien loin en arrière. Nous habitions alors avenue Winchester, à Westmount. Esdras Minville, Valmore Gratton et Jean Nolin étaient venus chez mon père pour parler de la création d'une revue. Nous cherchions un nom. En somme, ai-je dit, ce que nous voulons, c'est étudier l'actualité économique. C'est Jean Nolin qui suggéra, si mes souvenirs sont exacts : « mais le voilà le nom qu'il nous faut ». J'ai rappelé ailleurs avec quel aplomb nous écrivions sur tout. J'ai relu l'autre jour, le premier numéro dont à moi seul j'avais rédigé le tiers. Avec quelle certitude nous nous prononcions. Il faut être bien jeune et, il faut l'admettre, bien ignorant pour s'imaginer avoir des clartés sur tout. C'était le propre des jeunes gens qui m'entouraient et qui, pour entrer dans la vie active, avaient choisi d'avoir des idées, des lueurs, des aperçus même faux ou incomplets sur cette vie économique dont ils se préoccupaient déjà si ardemment.

Des quatre, je suis celui qui a tenu le plus longtemps. Édouard Montpetit à qui j'annonçais la création de l'*Actualité Économique*, me disait : « Gérard, vous courrez toujours après les difficultés ». Il savait ce que c'était que de tenir une revue, avec la *Revue Trimestrielle* qu'il avait sur les bras. Il en connaissait les difficultés. Et mon père d'ajouter : « Après six mois, tu ne sauras plus sur quoi écrire ». L'*Actualité Économique* a 45 ans. Mon fils, Jacques, l'a dirigée un jour. Il y a puisé une expérience et des connaissances qui lui ont été utiles. Et c'est ainsi que, parfois, la succession passe de père en fils avec les mêmes fruits.

13 février

347

Il est curieux de se rappeler tout ce à quoi l'on pense en conduisant sa voiture. On dirait qu'il y a en soi deux hommes, dont l'un agit un peu en automate. D'instinct, il fait ce qu'il faut pour mener son automobile à destination. Il connaît la route pour l'avoir parcourue si souvent. Il y a l'autre homme qui, faisant les gestes voulus, pense à autre chose. Cela n'a pas d'inconvénient pourvu que ses réflexes soient bons et qu'il fasse à temps les gestes correcteurs.

Le bonheur, me disais-je ce jour-là, en rentrant à la maison (qu'on me pardonne ce manque de simplicité mais on ne mâte pas son imagination), ne serait-ce pas tout simplement un sentiment de sécurité dans l'immédiat, l'absence d'inquiétude, d'angoisse ? On sait que ses soucis existent, mais on est parvenu à les oublier momentanément, dans une sorte d'euphorie, de joie, de calme qu'un mot, une situation, un fait ou un enchaînement de faits ont créé et que d'autres feront disparaître brusquement. Si c'est cela le bonheur, comme il est éphémère ! Il est un peu comme ces jeux de brume poussée par un vent léger, qui ne durent que ce que dure la brume. Elle ne se fixe pas; elle se lève tout à coup en rendant aux choses leur aspect véritable. En somme, le bonheur, ainsi conçu, ne serait-il pas une notion fausse, fugitive, mais bien agréable pendant qu'elle dure.

Ce n'est sans doute qu'un aspect. Je le retiens même s'il est bien incomplet. Je lirai ce soir le petit livre que le père Teilhard de Chardin a consacré au sujet.



Le Père Régis était l'hôte de Fernand Séguin au *Sel de la Semaine*, jeudi soir. Bien que je sois revenu de Québec un peu fatigué, je l'ai écouté avec plaisir. Quel esprit fin qui cherche à comprendre, à expliquer

le chaos actuel ! Philosophe, il pose des jalons et, partant de là, il cherche à indiquer l'état des esprits par une série de touches légères, comme avec un pinceau. Quelle fresque, il nous a brossée de Vatican II, du monde religieux, de ses problèmes, de ses doutes, de son lent cheminement ! Il parle lentement, non en cherchant ses mots, mais en faisant attention qu'ils ne trahissent pas sa pensée. On a l'impression du chasseur qui avance dans un pays de marécages et qui surveille l'endroit où il met le pied. Je le comprends, car rien n'est plus délicat, rien ne comporte plus de responsabilité morale que ces propos où l'on risque de blesser ou de choquer. Je me rappelle l'affolement d'un de mes amis, Jésuite, à qui l'on avait dit, du jour au lendemain qu'il enseignerait le catéchisme. Il était inquiet parce que, jusque là, il avait étudié les questions économiques et, de but en blanc, on lui demandait de se préoccuper du salut des âmes : domaine infiniment délicat.

J'ai aimé entendre le père Régis nous parler simplement de ses jeunes années, de la formation qu'on lui a donnée gratuitement en Nouvelle-Écosse, lui qui était d'une famille de douze enfants. Il y a là un autre exemple du clergé et de ses œuvres. Il nous a parlé aussi de son manque d'intérêt pour la philosophie au Collège. Il l'a aimée beaucoup plus tard, chez les Dominicains, quand il est entré dans l'Ordre attiré par le souvenir de Saint Dominique. Plus tard, enfin, il a subi l'influence des bons maîtres qu'étaient les Pères réfugiés en Belgique, après le licenciement des communautés en France à la suite de la loi Combes.

Ce sont des religieux, comme le père Régis, qu'il faut dans notre milieu très secoué en ce moment. Ils font admettre bien des choses : des querelles, des oppositions et du choc des idées entre clercs à l'attitude de l'Église envers l'éternel problème des relations conjugales. Il est curieux de voir que ma femme et moi avons, bien longtemps avant qu'on ne le permît, raisonné notre problème comme on admet maintenant qu'il le soit.



14 février

Ce matin, samedi, à Sainte-Adèle, il fait -20°F. Le thermomètre monte petit à petit, cependant, avec le soleil qui prend de la force. Et dire qu'il pleuvait jeudi. Dans la soirée, il a neigé durant tout le trajet de Montréal à Québec. J'étais dans l'autobus, faute de place dans le *Rapido*. Nous avons un bon chauffeur qui fonçait dans la tempête, en tenant le centre de la route, comme ils font tous avec la certitude que

le poids de leur véhicule leur permet toutes les audaces. Nous avions une demi-heure de retard en entrant dans Québec. On me déposa à l'*Auberge des Gouverneurs* qui, pour les Américains, prend le nom de *Congress Inn*; ce qui est stupide au fond car ils viennent ici chercher quelque chose qui soit différent.

Dans la chambre, il y avait un téléviseur qui m'a permis d'entendre *Héliet, fils des bois* nous parler de la forêt et de la chasse aux bêtes sauvages. Débarrassées de leur peau, a-t-il dit, elles offrent à celui qui a faim des chairs succulentes, résistant plus ou moins à la dent, odoriférantes parfois et qu'il faut laisser faisander si la faim ne tenaille pas trop : de la queue de castor tendre comme du poulet, à la viande d'ours, de la poitrine de corneille à la chair de *bête puante* qu'il faut manger quand on a faim, en se pinçant le nez, du filet de loup au filet de chevreuil. J'aime ces récits de nature, où l'homme armé d'un arc et de flèches (comme Héliet) ou d'une carabine doit contrer l'astuce de bêtes méfiantes et rapides, pour qui la fuite est le seul moyen d'échapper à la mort.

349



Dans un dernier numéro de l'*Actualité*, Michel Guibert rappelle la terrible odyssée de Maximilien, que l'on se prépare à fusiller au Mexique et de Charlotte de Belgique, qui perd la raison au moment où elle cherche à convaincre Napoléon III de tenir parole dans cette folle équipée où il les a engagés tous deux.

L'article se termine ainsi : « Dernière image d'Épinal : Charlotte, folle, finissant ses jours internée à Miramar. Miramar que, le 19 juin 1867, le jour du Queretaro, un navire quittait pour le Mexique, peuplé de deux mille rossignols que Maximilien avait demandés pour son jardin de Cuernavaca. »

De retour à Beaumont près de Québec, après s'être engagé dans l'armée de Bazaine au Mexique, Faucher de Saint-Maurice ignorait ce détail. Sans quoi il l'aurait utilisé dans son livre sur l'empereur Maximilien, à qui il avait voué un véritable culte.



C'était rue St-Denis vers 1938, dans l'immeuble occupé par l'Université de Montréal et construit avec les fonds des Messieurs de Saint-Sulpice, avant l'équipée de Détroit. Il s'agissait de convaincre M. Damien Bouchard, ministre des Travaux Publics à Québec, d'acheter cet immeuble et celui de la rue St-Hubert au prix fort, afin de pouvoir

terminer l'immeuble de la Montagne ou tout au moins l'avancer suffisamment pour pouvoir y déménager. Le chanoine Chartier, vice-recteur et grand ami du ministre, se chargea de l'invitation ; les chimistes, professeurs à la faculté des sciences, s'occupant de la mise en scène. Ils donnèrent instruction de faire dans les laboratoires des expériences à base de soufre. Quand le ministre vint visiter les lieux, on le servit à souhait. L'odeur était terrible. « Ne me dites pas que vous travaillez dans cette atmosphère », dit le ministre au grand cœur. Car s'il était rude, il était au fond un brave homme, intelligent, plein de bonne volonté, à l'encontre d'autres dont le jugement était obnubilé par le souvenir de vieilles querelles.

Ce ne fut pas long. Le gouvernement devint propriétaire des deux immeubles, et l'Université put déménager un peu plus tard. Et voilà comment un helléniste, doublé de quelques chimistes astucieux, d'un avocat tenace et dévoué, firent changer le cours des choses à l'Université de Montréal. L'helléniste, c'était le chanoine Chartier qu'irrespectueusement les étudiants appelaient *Ti-rouge* (car il était roux), les chimistes, c'étaient, je crois, Léon Lortie, Jules Labarre, Louis-Charles Simard, Roger Barrière et d'autres. Quant à l'avocat, il s'appelait Arthur Vallée. On ne saurait trop dire son dévouement, sa compréhension des problèmes universitaires, son dynamisme. Il mourut à la tâche. C'était l'époque où l'on gagnait sa vie avec sa profession et, si l'on s'occupait d'une œuvre, c'était sans autre satisfaction que le devoir accompli. À ses soucis personnels s'ajoutaient ceux de l'Oeuvre. Diriger l'Université à cette époque n'était pas une sinécure. Les problèmes étaient différents, mais ils étaient terribles. L'insuffisance de fonds en était le principal à une époque où, la contestation n'existant pas encore, il fallait trimer pour avoir l'essentiel. Or, l'essentiel, c'était tout juste ce qu'il fallait pour ne pas disparaître. Le gouvernement avait permis qu'on achetât une Rolls Royce, mais sans les roues. On la montrait avec orgueil, mais hélas, il était très difficile de la faire avancer. Je simplifie... Peut-être, mais quels souvenirs terribles a laissés cette traversée du désert à ceux qui la firent. J'y assistais de loin, mais j'avais mon père et des amis qui l'accomplissaient. Quelle pénible aventure que de se battre pour empêcher que tout ne croule quand on a voulu faire tant de choses à un âge où il en est encore temps !



Il est curieux de voir comme, à Sainte-Adèle, changer de vêtement me permet de changer d'optique. Dès le moment où je passe ce veston

en velours côtelé, j'ai l'impression de ne plus être le même homme. Il y a quelques années, nous avions reçu Pierre Dupuy à l'Alpine Inn. J'avais mis ce veston pour l'accueillir. Gentiment, il m'avait dit que je lui rappelais Jean Rostand, avec ma moustache que je n'avais pas taillée depuis quelques jours et qui était presque aussi abondante que celle du savant. Celui-ci, je pense, porte assez souvent un vêtement de velours à côtes. D'où une certaine ressemblance physique qui ne va pas, hélas jusqu'à un fonds commun de culture. Si je me contente de manger les cuisses de grenouille, Rostand étudie le batracien : source pour lui d'étonnantes conclusions scientifiques qui font de lui un chercheur indépendant et intelligent, un chercheur qui ne se contente pas de chercher, mais qui trouve selon le programme tracé par Louis Armand.

351

Quand il est venu à Sainte-Adèle, Pierre Dupuy ne s'intéressait pas encore à l'Expo. Ce n'est, je pense, qu'un ou deux ans plus tard que, de passage à Paris, je lui rendis visite à l'Ambassade avenue Montaigne. Il me posa la question suivante : « On me suggère de présider l'Expo. Qu'en penses-tu ? » Je lui ai dit comme nous serions heureux de le voir à la tête de la Commission. Je ne cherchais pas à le flatter, sachant quelles relations il avait su nouer en Europe au cours de sa carrière diplomatique. Faisant partie de la Commission des Expositions mondiales, il était admirablement placé pour jouer le rôle de premier plan qu'exigerait la présidence. Je le savais et le lui dis. Que se passa-t-il par la suite ? Combines politiques au sein du parti conservateur, alors dirigé par Diefenbaker ? Celui-ci gardait-il une dent contre Pierre pour quelque maladresse, lui qui, cependant, en commettait bien peu ? Il était parvenu pendant la dernière guerre à établir des relations entre Churchill et Pétain ; ce qui n'était pas une mince affaire. Il a souvent risqué sa vie en allant de Londres à Vichy par avion à une époque où un simple avis donné aux Allemands aurait pu faire abattre l'avion qui le transportait. C'aurait pu être aussi une simple malchance.

Pierre Dupuy a donné à l'Expo un aspect culturel qui explique en grande partie son succès. Il a rempli admirablement son rôle de président, mais il en mourut deux ans plus tard, épuisé par un effort énorme qui exigea trop de son cœur. Il mangeait peu, ne prenait jamais l'apéritif, évitait les abus, marchait lentement. Mais l'effort était quand même très grand.